



Marcelle Tinayre à son bureau - Photo parue dans la presse le 12/11/1905 suite à la parution de *Avant l'amour* (Coll. A. Quella-Villéger)

### ***L'Ombre de l'amour : des thèmes qui n'ont pas vieilli***

Le roman porte, c'est certain, les vêtements de son temps. Et en ce temps-là, qui n'est après tout pas si lointain, les jeunes (gens) se traitaient de "Monsieur" - "Mademoiselle", les jeunes filles ne pouvaient être que vierges et la notion de race était aussi évidente que celle de progrès. Alors sourions gentiment, en pensant à l'émoi de nos grand-mères quand elles lisaient ces lignes évoquant « les flancs de la vierge mûre »<sup>61</sup>, ou bien l'union fantasmatique, de part et d'autre de la cloison, entre le jeune homme et « la vierge qui est là dans l'alcôve boisée »<sup>62</sup>, ou encore l'ignorance de la fille de médecin (déjà plus si jeune) qui, après s'être donnée sans vraiment s'en rendre compte, consulte, angoissée les livres paternels ; et fermons les yeux sur cette "race" qui naît d'une femme vigoureuse selon que son sang est vif et son corps généreux<sup>63</sup>, ou bien sur ces mariages chastes de "dégénérés"<sup>64</sup> prônes par le docteur par souci d'eugénisme.

Mais en définitive et au-delà des mots, avons-nous tellement changé ? Et la psychologie féminine peinte dans *L'ombre de l'amour* a-t-elle été vraiment transformée par l'évolution des sociétés et de leurs mœurs ?

Des Denise et des Fortunade, il y en a toujours. La première veut sauver la vie d'un homme, la seconde veut sauver l'âme d'un autre. Et, pense Marcelle, ces femmes-là seront toujours victimes de leur compassion : les hommes, qui la prennent trop vite pour de l'amour, ne songent qu'à en profiter très égoïstement, sans souci du malheur dans lequel ils les entraînent.

Denise croit aimer parce qu'elle donne des soins et de la compassion et qu'en échange elle déclenche l'amour. «Aimez-moi pour que je vive», «Tu es ma vie», lui dit Jean, le malade. Et si elle finit par se donner, c'est pour «met(tre) son corps vierge entre la mort et lui», c'est au sens propre pour lui redonner vie.

Fortunade qui, elle, ne pense pas à l'amour, si ce n'est celui de Dieu, veut sauver Martial non pour l'amour de lui mais justement pour celui de Dieu. Et l'attention qu'elle lui porte va aussitôt déclencher en lui l'éveil de ses sens, et, finalement un amour-"viol-ence" dont elle ne peut se défendre et qui va engendrer chez elle une vie refusée, honteuse, inadmissible (souvenons-nous que, dès 1890, *La Fronde* proclamait le droit à la libre maternité, c'est-à-dire à l'avortement)<sup>66</sup>.

*L'Ombre de l'amour*, c'est l'histoire de ces femmes qui sont plus mères qu'épouses (il y en a toujours), qui compatissent plus qu'elles n'aiment, qui se dévouent jusqu'à l'abnégation avant de songer à s'épanouir en tant qu'individus. Offrant aux hommes un semblant d'amour - « l'ombre de l'amour » qui, dit Jean Favières lui-même, n'est que de la pitié<sup>65</sup> - et non l'amour véritable, elles les illusionnent et les entraînent à abuser d'elles qui, en retour, donnant à croire et se persuadant elles-mêmes qu'elles aiment, ne font que s'apitoyer. C'est le cas de Denise, c'est celui de Fortunade, et c'est toujours le cas des femmes qui se dévouent, subissent, maternent des êtres faibles, malades (tuberculose d'hier, sida d'aujourd'hui, dont l'amour de la même façon doit se protéger), dépendants, marginaux, et drogués de tous les temps, qui se soumettent à leurs volontés ou à leurs fantasmes de peur de leur faire du mal en se refusant ou en les abandonnant, au risque de la violence, voire de la mort. L'actualité, hélas, lui donne encore toujours raison. Et quelle femme ne s'est pas affolée d'amour à la seule idée qu'un homme pouvait avoir besoin d'elle, ne pouvait vivre sans elle, pouvait... l'aimer ? « Celles qui ne croient plus en

Dieu... se font une religion avec l'amour, car nous avons toutes besoin d'adorer quelqu'un ou quelque chose... un amant ou un enfant à défaut de Dieu », ce sont les mots de Fanny de *La Maison du péché* <sup>67</sup>, ce pourrait être aussi ceux de Denise qui « ne croit plus », mais qui s'attendrit devant l'enfant Jésus de la crèche <sup>68</sup>

Quant à l'opposition entre le docteur et le "sorcier", nous dirions entre médecine classique et médecine parallèle, elle est toujours d'actualité. Pendant un siècle, on a pu penser que la médecine officielle avait largement gagné. Avec l'intérêt retrouvé pour les pratiques passées et l'ouverture de notre société à d'autres cultures, on se rend compte qu'aujourd'hui rien n'est tranché. On n'a jamais tant parlé, ouvertement, de ces pratiques thérapeutiques dites alternatives ou douces, par magnétisme, par transfert, par les plantes...; on se tourne à nouveau, et même dans les services hospitaliers, vers ceux qui savent « lever » le feu et les zonas. Comme Denise, les plus rationalistes constatent, s'interrogent et, si la maladie vient à les concerner de près, ne sont pas loin d'espérer sinon de croire. Mais suffit-il d'y croire ou y a-t-il... autre chose ? La question est toujours posée.

On pouvait de même penser, vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qu'entre raison et foi, religion et laïcité, les docteurs Cayrol avaient gagné, que la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui posait encore des problèmes aux paysans de Monadouze (car « vois-tu meunier, c'est bon pour les villes, mais dans les campagnes, il n'y en aura pas » - les dimanches manqueraient trop !) <sup>69</sup>, était inévitable et irréversible. On voit ce qu'il en est aujourd'hui. Et puis, comme dit le prêtre qui prêche en patois : « Quel médecin, instruit dans la science humaine, consolera le mourant qu'il ne peut guérir ? Pour lui cacher l'horreur du tombeau, il lui apportera des remèdes qui font dormir, qui tuent la pensée (...) ou bien il lui dira des paroles menteuses, par charité... Mais les chrétiens n'ont pas besoin de l'opium ni du mensonge, puisqu'ils ont l'espoir, la certitude de la vie éternelle » <sup>70</sup>. Et Marcelle, la fille d'une mère républicaine et de l'école laïque, la belle-fille d'une communarde de constater : « L'église, même vide de Dieu, reste l'asile sacré du rêve, celui où la douleur et l'espérance humaine ont palpité plus fortement qu'en aucun autre lieu du monde » <sup>71</sup>. Et comme elle, nous sommes toujours pris entre science et foi et nous posons encore les questions qu'elle se posait déjà.



Si Marcelle Tinayre a maintes fois proclamé sa dette envers le Limousin, les Limousins avaient su, reconnaître, en leur temps, tout ce qu'ils lui devaient et son fils Noël se plaira à rappeler quelques années plus tard toute la notoriété qu'elle a pu leur apporter. . Aujourd'hui, même eux l'ont oubliée. Sans doute la vie et les mœurs ont-ils trop changé pour que les personnages de ses romans n'aient pas quelque peu vieilli. Mais n'est-ce pas un peu grâce à la grande popularité de la romancière, qui s'est battue, par sa plume, pour que les mœurs changent et que la société fasse notamment une autre place aux femmes, que les choses ont effectivement tellement changé que ses personnages nous semblent aussi délicieusement surannés.



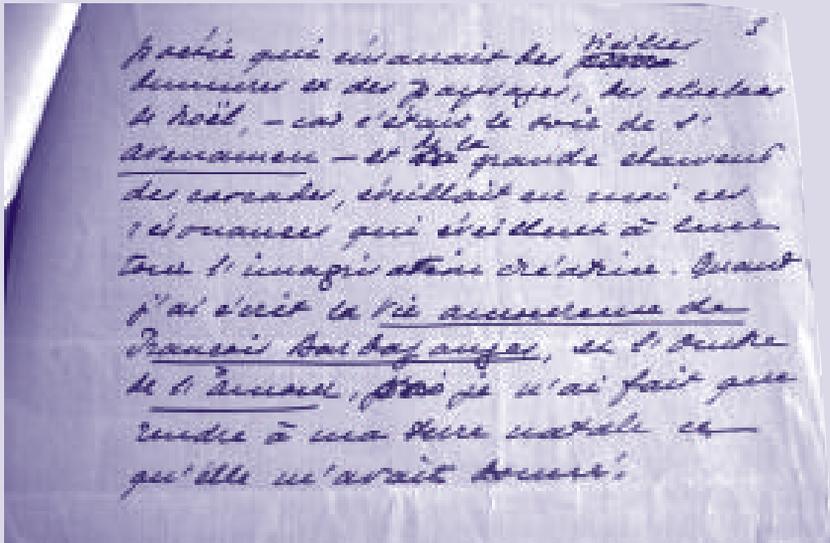
Marcelle Tinayre primée en même temps que Francis Jammes et Henri Troyat (AD19, 15J55)

Il n'empêche que nous avons pris plaisir à redécouvrir un merveilleux vieux roman, un rien désuet, comme *L'ombre de l'amour*, qui est pourtant bien plus qu'un roman régionaliste, et qui en nous transportant dans un village, une société, une époque, en nous faisant revivre, avec ses personnages, dans leurs couleurs, leurs bruits, leurs odeurs, en nous faisant accomplir leurs gestes, éprouver leurs sentiments et vivre leurs peines, ne cesseront de nous parler de nous, gens d'aujourd'hui.

Marcelle Tinayre, couronnée d'un prix de l'Académie Française en même temps que le jeune Henri Troyat et le plus respectable Francis

James, fut bien une des figures marquantes de la littérature et de la vie littéraire de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. A sa mort en 1948, *Le Monde* écrivit : « Avec elle s'en va l'un des derniers survivants d'une grande époque du roman français. (...) C'est après la guerre de 1918 que Marcelle Tinayre donna ses chefs-d'œuvre, qu'on lisait d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris* (...) Marcelle Tinayre était simple et bonne comme les êtres dont la vraie richesse est intérieure. Elle restera par quelques livres comme un écrivain classique et un grand romancier ».<sup>72</sup>

Nous l'avons retrouvée, comme quelqu'un de la famille que l'on n'avait pas revu depuis longtemps. Car Marcelle Tinayre, ce n'est pas une aïeule, c'est une sœur.



(...) la grande clameur des cascades éveillait en moi ces résonances qui éveillent à leur tour l'imagination créatrice. Quand j'ai écrit *La Vie amoureuse de François Barbazanges*, et *l'Ombre de l'amour*, je n'ai fait que rendre à ma terre natale ce qu'elle m'avait donné (AD19 15J55).